

rection des Dames de la Charité, qui ont compté pour rien les fatigues et les sacrifices, et dont le zèle et le dévouement mérite les plus grands éloges. Nous pourrions donner la semaine prochaine le montant des aumônes collectées et distribuées dans l'Asile dans le cours du dernier hiver.

Ces charitables Dames ne se sont pas contentées de ces secours et de ces distributions périodiques, elles ont été ingénieuses à provoquer et à recueillir des aumônes, à découvrir des besoins ; elles sont allées à la recherche des misères ignorées, de l'indigence qui n'ose se trahir, qui a honte de mendier ; et elles ont porté partout des secours, du soulagement et des consolations. Combien de pauvres malades, de pauvres femmes, de pauvres orphelins sans appui, ont bûni la visite que leur faisait la divine charité dans la personne de ces mères des pauvres ! Combien d'âmes brisées par la douleur et le désespoir ont été rendues à la vie et à l'espérance par ces âmes généreuses qui répandaient dans ces pauvres demeures, dont elles seules connaissaient le chemin, les trésors de tendresse et de bonté dont Dieu les avait enrichies. C'était pour elles une jouissance ineffable, un bonheur inconnu aux âmes égoïstes, que de se dévouer ainsi chaque jour au soulagement des malades et des indigens. Et si les mondains ignorent les délices de cette vie toute de dévouement, s'ils n'ont pas rencontré ces anges tutélaires au chevet du pauvre malade, à la demeure de la pauvre mère, du pauvre orphelin, c'est à eux que nous en demandons la raison ? Ce n'est pas dans le tumulte des joies mondaines, ce n'est pas dans ces fêtes bruyantes où l'on dépense souvent dans une nuit de quoi sauver du besoin, du désespoir, de la mort des familles entières, qu'il faut aller demander le bonheur tranquille dont jouissent les cœurs charitables ; ce n'est pas là qu'il faut aller chercher ces âmes d'élite, ces beaux dévouemens que Dieu fait naître, qu'il sait récompenser, qui sont bénis de la terre et du ciel. Le monde ne sait pas aimer, il ne connaît pas non plus le bonheur. La religion, la charité, voilà la véritable source des nobles sentimens et de la félicité véritable.

L'administration de l'Asile de la Providence a été si sagement dirigée que les ressources et les aumônes, qui d'abord paraissaient devoir être insuffisantes au soulagement d'un si grand nombre de pauvres, ne seront pas épuisées avant le mois prochain, époque à laquelle les travaux, interrompus durant l'hiver, vont reprendre leur cours et apporteront des secours dans la maison du pauvre. En sorte qu'on est porté à regarder comme un miracle de la providence et de la charité cette inépuisable abondance dans les trésors amassés pour l'indigence, que ne sauraient tarir ni l'accroissement des besoins ni la multiplication des malheureux à secourir. On nous citait dernièrement un trait de charité qui viendrait à l'appui d'une si pieuse et si douce croyance. Une famille des plus chrétiennes et des plus charitables de cette ville avait pour coutume tous les automnes, au tems où chacun fait ses provisions d'hiver, de mettre en réserve un quart de lard : c'était la part des pauvres. Or tant que l'hiver durait on puisait dans cette réserve pour donner à tous les pauvres qui se présentaient, sans compter le nombre, sans calculer l'état de la provision. Et depuis un grand nombre d'années que cette excellente famille tient cette généreuse conduite, elle n'a pas vu une seule fois les provisions manquer avant le printemps, ni durer après les besoins ; que les distributions eussent été ou plus fréquentes ou plus rares, la réserve suffisait toujours. Ces faits ne rappellent-ils pas l'huile miraculeuse de la veuve de Sarepta ? Et pourquoi la charité et la foi si vives de ces âmes si saintement compatissantes ne seraient-elles pas récompensées par ces miracles de la providence qui est la mère des pauvres ? La charité n'a-t-elle pas des prodiges chaque jour pour prix des sacrifices apparens qu'elle impose ? Cela est si vrai qu'il est passé en proverbe que l'aumône ne saurait appauvrir. Non, l'aumône n'a jamais appauvri ; elle a au contraire enrichi fréquemment ceux qui l'ont faite ; et voici un autre fait qui prouve que nous ne sommes pas seuls à penser ainsi. Une famille française, après avoir longtems vécu dans la plus grande aisance, se vit un jour à la veille d'une ruine complète, provoquée nécessairement par des dépenses énormes et le défaut de sagesse et d'économie dans l'administration de sa fortune. Il fut enfin résolu de mettre ordre aux affaires et de réformer entièrement la maison. On en confia le soin à un homme habile et sage qui devait s'entendre avec la famille pour cette opération d'une importance si vivement sentie. Et savez vous quelle fut la première résolution qu'ils adoptèrent en cette occasion ? La voici : 1^{re}. "ON DOUBLERA LES AUMÔNES que l'on fai-

sait jusqu'à ce jour..". Dans peu de tems l'équilibre fut rétabli entre les dépenses et les revenus, et l'abondance revint dans la maison avec plus de rapidité qu'elle n'en était sortie. Cette famille avait parfaitement compris le prix inestimable de l'aumône et l'abondance des trésors qu'apporte la charité à ceux qui se font les dispensateurs de ses dons. Nous pourrions rapporter une foule d'autres traits semblables ; citer des familles qui vécurent dans un état voisin de l'indigence, jusqu'au jour où elles reçurent chez elles des pauvres, des orphelins, des infirmes qui amenèrent avec eux l'abondance des biens terrestres et les bénédictions du ciel. Cette vérité est mieux comprise de jour en jour par nos compatriotes, et surtout par les citoyens de cette ville, qui semblent rivaliser de zèle et de générosité dans le soulagement des pauvres. On voit de simples ouvriers, des artisans pauvres eux-mêmes donner une partie considérable de leurs salaires en bonnes œuvres, en aumônes à l'indigence. C'est là un prêt fait à la providence qui le rend au centuple, même dès ce monde. Nous demandons maintenant si on n'a pas droit de tout espérer pour un peuple, pour un pays qui donne de si beaux exemples de désintéressement et de charité, et si cette contrée du Canada ne doit pas être bénie de Dieu, comme elle l'est des hommes ? La charité est la sauvegarde des familles et des nations ; c'est la vertu qui ne doit jamais mourir ; sans elle les autres vertus ne demeurent pas longtems vivantes, avec elle elles prospèrent et se multiplient ; la charité sauve encore le monde.

Puisque nous avons parlé de la charité de Mgr Lartigue rappelons une autre institution qui éprouva la bonté compatissante de son cœur. L'établissement de Madame McDonell pour les filles repenties se trouvait dans la plus grande détresse ; le charitable évêque, bien qu'il fût pauvre lui-même, bien qu'il fût obligé alors de pourvoir à son propre établissement, fait tenir à cette dame £400, qui la mettent en état de soutenir son œuvre. C'est que ce bon pasteur avait parfaitement compris la grande utilité, la nécessité même d'une semblable maison de refuge, dans une ville aussi considérable que Montréal, où tous les genres de séduction sont offerts en appas à de pauvres filles, sorties pures et honnêtes de leur village et de leur famille, et dont la débauche a fait ici ses victimes. La misère quelque fois, l'isolement, le défaut de vigilance de la part des parens et des maîtres, la vanité, le désœuvrement, les mauvaises compagnies, plus encore que les passions, entraînent ces infortunées dans une première faute, dans un premier déshonneur. Et par une étrange fatalité cette première chute les enchaîne souvent dans la fange du libertinage, quand il n'y a pas une main charitable pour les relever, pour les arracher à l'abîme et les rendre à la vertu. Qui ne connaît les nombreux et honteux excès des grandes villes, surtout quand il s'y trouve des mœurs, des habitudes, des religions et des origines différentes, surtout dans les lieux de garnisons militaires, dans les grands centres commerciaux et industriels, où se trouve une population flottante, la moins morale de toutes les populations ? L'asile consacré à ces pauvres filles, par l'effet de circonstances malheureuses, ne put se soutenir ; et ce fut avec douleur que tous les gens de bien le virent tomber. On comprend aisément de quelle utilité serait pour la morale publique un semblable asile qui s'élèverait au milieu de cette grande ville comme un port assuré aux victimes infortunées du vice, aujourd'hui sans refuge et sans espoir ; comme un témoin vivant qui parlerait sans cesse à ces cœurs égarés et à la conscience publique en réveillant des idées de foi, de repentir et de vertu ? L'immoralité triomphe en comptant ses nombreuses victimes ; on a voulu essayer de moyens humains pour en arrêter les progrès et les désastres ; et l'on ne prendrait pas le plus efficace de tous ? Il n'en peut être ainsi : la religion a d'inépuisables ressources pour tous les besoins, pour toutes les misères de la pauvre humanité. Elle est venue au secours de celle-ci en particulier. L'Europe a de nombreuses maisons de refuge ; les Etats-Unis en voient aussi se fonder parmi eux, grâce au zèle de leurs évêques et au dévouement incomparable de ces vierges chrétiennes qui se consacrent au plus pénible, au plus rebutant des devoirs de la sainte charité. Le Canada méritait aussi, par sa foi et son immense charité, de recevoir cette nouvelle récompense à ses vertus. Bientôt cette ville sera dotée d'une maison du Bon Pasteur. Les vœux du vénérable évêque défunt seront comblés, et sans doute qu'il prie dans le ciel pour hâter le succès de cette œuvre. Oui, par son intercession Dieu inspirera à quelqu'âme charitable la sainte pensée de favoriser un établissement d'un intérêt si pressant et si gé-